Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 28

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-182836

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

dit-on, fort bien de ce régime d'artillerie; ils se raniment beaucoup plus promptement encore que par l'électrisation, qui sera probablement abandonnée si les diverses abbayes qui se font dans les environs de Lausanne viennent exécuter leurs salves sur la place de Montbenon, à l'exemple de celle de Chailly.

Vers une heure de l'après-midi, l'arrivée du cortége, passant par le Grand-Pont, à l'ardeur du soleil, présentait un aspect imposant. Les soldats qui en composaient la première moitié avaient l'air martial comme des hommes rompus à la vie des camps. En voyant leur teint bruni, leurs fronts ruisselants de sueur et leur démarche ferme, on se souvenait de la belle description de M. Thiers, sur l'entrée triomphale des troupes de Bonaparte au Caire, en juillet 1798.

. . . . . .

La place de Montbenon, parée de hauts tilleuls, attend ses hôtes avec orgueil. Une tente vénérable, et rappelant les plus beaux jours de Lutry, Chailly et Ecublens, projette son ombre sur les couverts disposés pour le banquet.

Le cortége avance lentement. Nous ne remarquons pas de commandement supérieur, mais, en revanche, chaque peloton est irréprochablement conduit par son chef.

Le tambour-major se retourne par fois d'un air grave pour s'assurer que ses hommes ne prennent pas une autre route. Un seul de ses regards ramène l'alignement parfait et redouble la précision et le nerf du coup de baguette.

Sur les tréteaux des nombreuses baraques rangées au bord de l'avenue, les saltimbanques prennent une pose respectueuse. Ces hommes ont certes beaucoup voyagé, beaucoup vu, et cependant leurs traits cuivrés trahissent l'émotion que leur causent les évènements du jour.

Les convives prennent place; un cliquetis de verres, de couteaux et de fourchettes se fait entendre, et quelques moments plus tard, le major de table annonce d'une voix retentissante l'ouverture de la partie oratoire, en rappelant les grands noms de 1845, pour raviver un peu le patriotisme, sans doute trop tiède, de la jeune génération.

Les chansons et les toasts prennent ensuite large essor. Nous regrettons amèrement de n'avoir pu en jouir qu'imparfaitement, grâce à la musique enragée d'un cirque qui couvrait les plus beaux élans d'eloquence populaire par son tintamarre infernal. Nous étions indigné de voir ces vils ambulants montrer une telle indifférence, un tel mépris des convenances qu'on doit observer en face d'une tribune.

Mais de nombreux prix étagés au milieu du rond de danse attendent les tireurs qui les ont mérités. Ces prix ont une allure qui plaît par son cachet démocratique; ce n'est ni de l'or, ni de l'émail ou de la porcelaine de Chine ; c'est tout simplement de l'argenterie achetée chez MM. Schmidt et Bregger. Si elle n'a pas le brillant de celle de M. Hofer, elle défie celle-ci par ses dimensions et ses formes robustes, où l'utile est sagement substitué à l'agréable. Quand on rentre chez soi avec un arrosoir ou une cafetière, on s'aperçoit au moins qu'on est porteur d'un prix, et votre épouse vous reçoit avec beaucoup plus d'empressement que si vous déposiez à ses pieds une maigre cuillère d'argent.

Sitôt après la distribution des prix commence le bal, dans un immense carré où la valse tourbillonne jusqu'au matin, entraînée par une musique dont les notes se confondent avec les orchestres des ménageries, des danseurs de corde, et le cri strident de la roue du jeu de hazard. Tout cela forme un ensemble des plus pittoresques dont se délecte la population de Lausanne qui en était depuis si longtemps privée.

Il est à regretter que les vieillards, les infirmes et tant d'autres personnes sédentaires n'en puissent pas jouir. Ne serait-il pas possible de transporter à l'avenir ces fêtes au sein de notre ville, sur la place de la Palud, par exemple, où l'autorité municipale pourrait être placée aux premières loges. Il y aurait peut-être quelque difficulté à tirer le canon, mais on pourrait facilement diriger la pièce vers le zénith et tirer en l'air, en priant M. le Syndic de ne point mettre la tête à la fenêtre au moment du feu.

Les artistes ambulants seraient très bien placés sur la Riponne, les étalages de pains d'épices sous l'Hôtel-de-Ville et le banquet sur la terrasse de la Cité, afin de répartir la joie et l'animation dans les différents quartiers.

Ce sont là tout autant de questions à étudier que nous posons à l'édilité lausannoise.

ADRIEN.

La température est si accablante que les journaux doivent nécesairement en pâtir. La plume se refuse au travail et se traîne mollement de ligne en ligne; les collaborateurs cherchent la fraîcheur et nous oublient; on se demande en vain ce qu'on pourrait raconter à ses lecteurs. Une seule idée, une même phrase revient sans cesse à l'esprit et sur les lèvres: « Il fait horriblement chaud ! »

Cette situation étant donnée, nous ne saurions faire mieux, pour remplir nos colonnes, que de voler notre prochain, en priant nos abonnés d'avoir pitié de nous jusqu'à des jours moins chauds, pour ne pas dire meilleurs.

Accomplissons donc notre larcin en empruntant à la chronique italienne de la *Bibliothèque universelle* ces intéressants détails sur la manière fort curieuse dont se contractent les mariages dans la campagne de Bologne :

Dans ce pays-là, les vieilles coutumes persistent en dépit des chemins de fer. On ignore ce que nous appelons « faire la cour; « les relations entre les jeunes gens et les jeunes filles n'ont rien de cette frivolité galante qui n'engage à rien; lorsqu'un contadin (paysan) a parlé à une contadine, il est lié pour la vie. La jeune paysanne, toujours très occupée aux champs, ne voit personne pendant la semaine. Comme elle n'a pas lu de roman, le mariage se présente à elle comme un changement d'état nécessaire. Elle ne pense du reste à ces

choses-là qu'à dix-huit ans; ce qui serait assez tôt sans doute dans nos contrées; mais n'oubliez pas qu'il s'agit de l'Italie.

Voici comment se nouent ces romans de village. Le dimanche matin, la jeune fille se rend aux champs comme de coutume, et remplit un sac d'herbages pour le bétail. Elle rentre, balaie la maison, prépare le déjeuner, se fait belle, puis va à la messe. Comme la chapelle est souvent fort éloignée, pour les montagnards surtout, c'est tout un voyage. C'est ordinairement pendant ces courses lointaines qu'elles trouvent leur futur tyran. Un jeune homme attend une jeune fille à la sortie de l'église, l'accompagne sans lui rien dire, jusqu'à une certaine distance de la maison; il la salue alors et s'en va; ce salut signifie : Au revoir!

A vêpres, la jeune fille reprend le chemin de l'église et rencontre de nouveau le garçon qui l'a ramenée le matin. Tous deux vont entendre la messe; puis ils se retrouvent à la sortie et reviennent ensemble. En voilà pour huit jours. Le dimanche suivant cela recommence, et cela peut durer ainsi (on en a vu des exemples) pendant quatorze ans. Pas un mot d'amour entre ces fiancés, qui n'ont pas besoin d'échanger des serments ni même des promesses. Ils sont revenus ensemble de l'église, cela suffit. Pas de tendresses parlées; seulement, quand la familiarité s'est établie, le garçon accompagne son salut d'un affectueux coup de coude qui renverserait une grande dame. Toute fière de cette bourrade, qui ne lui a fait aucun mal, la paysanne rentre chez elle le ciel dans le cœur.

Quand nos amoureux se connaissent bien, ils ne se quittent plus, comme aux premiers dimanches, à une certaine distance de la maison, mais à la porte, où ils s'arrêtent pour causer. Les parents saluent à peine le jeune homme; ils l'évitent même. Cela dure ainsi pendant bien des mois. Enfin il fait sa demande au père, mais il n'entre pas encore dans la maison. Les fiancés ne se voient que sous le ciel, les dimanches; seulement ils ont le droit d'être un peu plus familiers. Enfin le jour des noces est fixé; les préparatifs commencent. La mariée doit apporter en dot le lit, une caisse ou un bahut, quatre draps et une couverture. Le jour fixé, la porte s'ouvre enfin, le jeune homme peut entrer dans la maison, le prêtre arrive pour les fiançailles, fait un petit discours de circonstance et les bans sont publiés.

Une semaine avant les noces, arrive un homme grave, père ou parent du fiancé, pour la demande officielle. Le père de la jeune fille fait semblant de n'être informé de rien et donne son consentement en tombant des nues. Alors le fiancé se rend à la ville pour acheter ses cadeaux de noces; il doit donner l'anneau nuptial qui est en or et que sa femme portera les dimanches; les autres jours elle se contente d'un anneau d'argent qu'elle achète de ses propres deniers.

Le repas de noces est une grosse affaire. Ces pauvres diables y mangent leurs économies de dix ans. Les deux familles invitent un nombre de parents et d'amis; le prêtre et le médecin sont conviés de droit. Tous ceux qui sont de la noce sont invités au baptême : *chi va a noz va al bamboz*, dit le proverbe bolonais.

La veille, la jeune fille entre dans la chambre de ses parents qui lui donnent leur bénédiction. Le lendemain commence de bonne heure la toilette de la mariée. Dès qu'elle est habillée, l'époux est introduit et lui demande si elle veut substituer à son collier de corail les grenats qu'il lui apporte. Elle ne refuse jamais.

Quand la mariée entre chez le marié, elle trouve un balai à la porte; sa belle-mère a laissé à dessein, pour l'éprouver, de la poussière sur le parquet, sur la table; si la nouvelle venue n'y prend pas garde, on en conclut qu'elle est mauvaise ménagère et on lui marque un mauvais point.

Au bout de huit jours, la jeune femme va « prendre le vous; » chez ses parents on l'a tutoyée jusqu'alors; à dater de ce moment on la vousoie.

Dans le ménage, toujours commun, la belle-mère garde le sceptre jusqu'à ce qu'elle soit trop vieille pour le tenir; alors seulement la belle-fille commande.

Dévouement d'un singe. — M. Fritz Berthoud vient de publier, dans la *Bibliothèque universelle*, un remarquable travail sur le peintre Gleyre, dans lequel nous glanons ce curieux épisode de voyage :

« Lorsque Gleyre quitta l'Egypte, épuisé, mourant, les paupières closes, on le confia à des marins caboteurs qui faisaient le trajet d'Alexandrie à Beyrouth. La barque n'avait pas de cabine et d'aménagement de passager. On plaça Gleyre sur le pont, roulé dans une couverture; c'était plus un cadavre qu'un homme vivant. Les matelots, le voyant ainsi immobile, se disaient dans leur patois moitié grec, moitié italien, que le moribond comprenait :

« Il est mort. — Je le crois bien, il sent déjà.

— Eh bien, il faut le jeter à la mer. — On verra demain. »

Et Gleyre entendait cela, sans pouvoir ni remuer ni parler.

Il avait pourtant un ami près de lui, un ami fidèle; c'était un singe. Cet animal, que Gleyre aimait et qui aimait Gleyre, gambadait tout le jour au travers du navire et amusait l'équipage; puis tout à coup, d'heure en heure, laissant ses sauts et ses jeux, il courait à son maître, relevait le linge qui lui mettait la figure à l'abri du soleil, soulevait avec adresse de ses deux petites mains les paupières abaissées, et doucement de la langue lui léchait les yeux. Ce manége plaisait au patron. Gleyre ne fut point jeté à l'eau, et en arrivant à Beyrouth il se sentait un peu mieux. »

Excentricités du luxe romain et du luxe moderne (1).

On a depuis longtemps l'habitude de taxer d'extravagant, de fabuleux et d'immoral le luxe de l'antiquité romaine, dans les derniers temps de la République et sous l'Empire. Il suffit de prononcer le nom de Rome, capitale des Césars, pour réveiller le souvenir d'une foule d'histoires rebattues comme celles des constructions établies sur le fond de la mer, de l'or employé à ferrer les mules, de bains de lait d'ânesses, de plats de cervelles de paons ou de langues de flamants, et tant d'autres de même genre. Mais en y regardant de plus près, on arrive assez généralement à reconnaître que les faits sur lesquels se fondent ces histoires, ont été ou mal compris ou mal coordonnés, et qu'il y a beaucoup à rabattre des versions les plus accréditées en pareille matière. Et une comparaison de ces faits avec ce qui se passe dans les temps modernes prouve que le luxe romain n'était pas si extravagant qu'on le croit en général.

Un Néron, un Caligula avaient les moyens de dépenser en un seul jour des millions de sesterces: ils étaient les maîtres du monde. Mais si nous voyons, à la fin du 18e siècle, le duc Charles de Wurtemberg, par exemple, faire de sa cour une des plus brillantes de l'Europe en appelant le concours des

(1) *Mœurs romaines du règne d'Auguste*, par Friedlænder, vol. III. 1874.